

Pierre Dac

UN LOUFOQUE  
À RADIO LONDRES

29 octobre 1943 – 9 août 1945

*Préface et commentaires  
de Jacques Pessis*

**bibliomnibus**

*Un loufoque à Radio Londres* est la reprise, augmentée, de la première partie de *Drôle de guerre*, paru en 2008 aux éditions Omnibus.

En couverture : Pierre Dac au micro, par Van Moppès

© 2008, 2014, Editions Omnibus.

ISBN : 978-2-258-11384-8 N° éditeur : 828

ISSN : 2271-9733

Dépôt légal : septembre 2014

Omnibus un département **place des éditeurs**

place  
des  
éditeurs

## Sommaire

<i>De Paris à Londres, par Jacques Pessis</i> .....	I
Pierre Dac parle aux Français .....	7
Le testament de Pierre Dac à Londres.....	141
Retour dans Paris libéré .....	147
Pierre Dac correspondant de guerre .....	151

# De Paris à Londres

*par Jacques Pessis*

11 juin 1940... Le bulletin d'informations diffusé chaque soir peu après dix-neuf heures sur le Poste Parisien se termine. Pierre Dac tourne rageusement le bouton de la TSF, qui trône sur une commode du salon de l'appartement du 49, avenue Junot. Dinah, qui partage sa vie depuis près de huit ans, sursaute et s'inquiète. Elle ne l'a jamais vu dans cet état. Blême, les lèvres serrées, l'homme qui fait rire la France entière dissimule mal une colère qui ne lui est pas familière. Pressé de questions par la femme de sa vie, il finit par exploser :

— Ce n'est pas possible ! hurle-t-il. On ne va pas sans réagir laisser les Boches nous envahir. Les Français vont s'organiser.

Pour le Roi des Loufoques, la situation a largement dépassé les limites de l'absurde. En dépit des propos rassurants du président de la République, Albert Lebrun, du président du Conseil, Paul Reynaud, de ses ministres et des chefs des armées, son pays est en train de perdre la face, mais surtout la guerre.

— Tu as entendu comme moi les speakers à la radio, lance Dinah, d'une voix la plus douce possible. Ils disent que nos soldats résistent héroïquement. Ils vont repousser les Allemands, tu vas voir !

Pierre Dac hausse les épaules. Il a suffisamment travaillé à Radio Cité et au Poste Parisien pour savoir écouter entre les lignes.

— Parler pour ne rien dire et ne rien dire pour parler sont les deux principes de ces pousse-mégots qui feraient mieux de la fermer avant de l'ouvrir, murmure-t-il.

Cette maxime, adaptée à l'actualité, qui, sur scène, en d'autres temps, a déclenché des tempêtes de rires, symbolise désormais à ses yeux bleus l'entrée dans une zone de turbulences qui s'annoncent particulièrement violentes. En début d'après-midi, il s'est rendu dans les studios du Poste Parisien, avenue des Champs-Élysées, où il a croisé des journalistes conscients de la réalité de la situation, et visiblement dépités. Certains lui ont discrètement glissé à l'oreille que des informations sur la progression de l'armée allemande, recueillies de source sûre, avaient été purement et simplement censurées par la direction.

— Personne ne nous le dit, mais je le sais, ajoute Pierre Dac. L'armée allemande a déjà franchi la Somme. Et elle lance maintenant une offensive en Champagne. Ça recommence comme en 14 !

Le début de la Première Guerre mondiale, il s'en souvient comme si c'était avant-hier. Mobilisé au lendemain de ses vingt ans, il est parti la fleur au fusil, persuadé de venger ses grands-parents, expulsés d'Alsace-Lorraine après le traité de Sedan de 1870. Quatre ans plus tard, il est revenu du front avec deux blessures, douze centimètres de moins dans le bras gauche, et le souvenir de son frère aîné, Marcel, tué le 28 octobre 1915 pendant la bataille de Champagne. A aucun prix, il ne veut revivre ce cauchemar.

— Dans l'éditorial du prochain numéro de *L'Os à Moelle*, je dirai tout, murmure-t-il. A ma manière, mais je dirai tout... S'il y a un prochain numéro...

Le dernier numéro de son hebdomadaire, le 109<sup>e</sup>, est paru le vendredi 7 juin, mais n'a pas été distribué à Paris. Les réserves parisiennes de papier étant en voie d'épuisement, et le réapprovisionnement devenant mission impossible, il a été réduit de quatre à deux pages. A titre exceptionnel. Enfin, en théorie...

Pierre Dac, perdu dans ses pensées, n'entend pas la sonnerie de la porte d'entrée. Dinah ouvre la porte et fait entrer un visiteur-surprise, le journaliste Henri Jeanson. Jusqu'en 1937, celui-ci a été l'une des plumes les plus brillantes de l'hebdomadaire satirique *Le Canard enchaîné*, mais il s'est surtout fait remarquer pour ses prises de position anti-allemandes et résolument pacifistes. Elles lui ont valu, en novembre 1939, d'être condamné à cinq ans de prison pour « provocation des militaires à la désobéissance ». Après quelques mois passés derrière les barreaux, il a obtenu sa levée d'écrou anticipée et rejoint, à Maisons-Laffitte, le régiment auquel il est affecté. Le matin même, grâce à un informateur en qui il a toute confiance, il a appris que le nom de Pierre Dac, ou plutôt d'André Isaac, son véritable patronyme, figure en tête d'une liste de « juifs influents » que les officiers de la Gestapo doivent arrêter dans les quarante-huit heures, c'est-à-dire dès leur entrée victorieuse dans la capitale. Ses attaques permanentes dans *L'Os à Moelle* contre Hitler et Goebbels ont été soigneusement consignées, et on compte les lui faire payer au prix fort. Par admiration pour l'humoriste et par amitié pour l'homme, il a décidé d'aller discrètement le prévenir, afin qu'il quitte Paris sans délai.

Abasourdi, choqué par ce qu'il vient d'entendre, le chansonnier ne répond pas tout de suite. Il sort de son mutisme et commence à réfléchir à haute voix. Il est juif, certes, mais il est avant tout français. N'est-ce pas faire preuve de lâcheté, n'est-ce pas un acte de désertion que d'abandonner le navire en pleine tempête ? Sa place n'est-elle pas ici, au milieu de ses compatriotes, pour tenter de repousser l'envahisseur ? Henri Jeanson insiste encore. A l'inverse d'un grand nombre de Parisiens prêts à parier que les troupes allemandes ne défileront jamais de l'Arc de Triomphe à la Concorde, il a compris que le combat était perdu. En son for intérieur, Pierre a la même analyse. Il ne mesure pas, toutefois, la cruauté d'une armée apparemment invincible. Pour l'instant...

Dinah vient au secours de Jeanson. Consciente de l'imminence du danger, elle supplie Pierre de ne pas s'entêter. Il lui suffit de

quelques instants pour boucler deux valises, avec le strict minimum pour tenir en attendant des jours meilleurs qui, c'est sûr, ne tarderont pas. Voyant des larmes couler dans les yeux de celle qu'il aime par-dessus tout, Pierre jette l'éponge. Mais où aller ? Dinah a son idée. Quelques jours plus tôt, Fernand Rauzéna, le plus proche collaborateur de Pierre à la radio et à *L'Os à Moelle*, leur a rendu visite avant de rejoindre son unité. Au moment de partir, il leur a confié les clés de sa petite maison de campagne en Bourgogne, à La Bussière, près de Dijon. Cette bâtisse, baptisée « l'Entracte », présente le double avantage d'être très confortable et à l'abri des regards indiscrets. Ils y sont venus ensemble, à plusieurs reprises, pour travailler et passer des journées à rire, lire et jouer au 421.

Le lendemain, à l'aube, Pierre et Dinah prennent la route d'Avallon. Sous un ciel gris et menaçant, ils doublent des centaines de voitures et de camions où des familles entières se sont tant bien que mal entassées entre deux malles.

— Les Allemands vont trouver Paris bien désert, se dit Pierre, le cœur serré, révolté par cet exode.

Plusieurs centaines de milliers de Parisiens suivront son exemple pour se transformer en réfugiés en puissance quand, le 14 juin à huit heures du matin, la Wehrmacht fait son entrée dans la capitale sans rencontrer la moindre résistance. Un speaker du Poste Parisien annonce quelques instants plus tard que l'étendard à croix gammée flotte au sommet de l'Arc de Triomphe. Pierre Dac est au bord des larmes.

— Nos gouvernants se sont bien moqués de nous depuis dix mois, lance-t-il à Dinah, les choses sont ce qu'elles sont et pas du tout ce que les patriotes voudraient qu'elles soient !

Il est maintenant persuadé que les Allemands sont en France pour très longtemps, voire pour toujours. Le 16 juin, Paul Reynaud démissionne. Le maréchal Pétain, réfugié à Bordeaux, est chargé de former immédiatement un nouveau gouvernement. Le lendemain, après avoir pris contact avec l'occupant, il annonce, à la radio, la capitulation de la France : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. »

Le caporal Pierre Dac, héros de la Grande Guerre, refuse d'obéir à cet ordre. Mais le Pierre Dac de 1940, redevenu civil, seul, livré à lui-même, n'a pas les moyens de s'y opposer. Pendant les quarante-huit heures qui suivent l'annonce de l'armistice, il demeure prostré dans un fauteuil du salon, incapable de se nourrir normalement.

Le 19 juin au matin, un voisin venu offrir quelques œufs à Dinah raconte que la veille au soir, au micro de la BBC à Londres, un général français inconnu, un certain Charles de Gaulle, a lancé un appel à la résistance contre les Allemands. « Un nom pareil pour se mettre au service de son pays, c'est digne de *L'Os à Moelle* », se dit Pierre Dac, qui fouille dans sa mémoire. Il a déjà remarqué le nom du général de Gaulle, dans un journal sur lequel il est tombé par hasard, et qu'il retrouve aussitôt. En quelques lignes, on annonce la nomination de ce militaire comme sous-secrétaire d'Etat à la Guerre.

— Vous savez ce qu'il a dit, de Gaulle ? ajoute le voisin. « Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre, et ne s'éteindra pas. » C'est courageux, non ?

Intrigué par ce propos, le chansonnier demande s'il pourrait en savoir plus sur ce fameux discours.

— Vous pourrez même l'écouter en entier. Il est rediffusé ce soir à 20 h 15 sur 1 500 mètres... Ou peut-être sur 373 mètres, faut que je vérifie.

Cette phrase lui semblant aussi incongrue que du langage yaourt ou moldo samovar pour le non-initié au monde loufoque, Pierre Dac demande quelques précisions techniques à son interlocuteur. Sans se faire prier, celui-ci explique qu'il est passionné de radio et écoute, depuis près de dix ans, toutes les stations françaises et étrangères qu'il parvient à capter. Outre Radio Cité ou le Poste Parisien, dont il connaît les programmes par cœur, il suit régulièrement depuis 1937 les émissions que la BBC diffuse en français : cinq bulletins d'informations quotidiens qui, depuis le début de la « drôle de guerre » en septembre 1939, ont pris une importance considérable. De l'autre côté de la Manche, les speakers disent la vérité, à l'inverse de Radio Stuttgart, sous la



coupe de Hitler et de Goebbels, où l'on martèle, du matin au soir, les succès de la Wehrmacht en Autriche, en Tchécoslovaquie et en Pologne. Des haut-parleurs diffusant ces programmes entrecoupés de chansons françaises, stratégiquement placés en face de la ligne Maginot, ont contribué à affaiblir le moral, donc la résistance des troupes françaises chargées de riposter à une éventuelle attaque de l'armée adverse.

— Tout cela ne fait que commencer, ajoute le passionné des ondes. Depuis deux jours, nos émetteurs s'éteignent les uns après les autres. Bientôt, toute la radio de langue française sera au service de la propagande allemande.

Pierre Dac a compris le message. Le soir même, l'oreille penchée sur la TSF de son accueillant voisin, il parvient à entendre, non sans mal pour cause de brouillage, l'appel du général. Il retient, en particulier, que de Gaulle invite les officiers et soldats français, les ingénieurs et ouvriers spécialisés des industries d'armement se trouvant en territoire britannique, à entrer en rapport avec lui. Dans la foulée, Jean Massion, le représentant de la radiodiffusion française à Londres, donne la parole à Charles Corbin, ambassadeur de France en Angleterre. Celui-ci annonce qu'à partir du soir même, une émission quotidienne intitulée *Ici la France* « s'en ira chaque soir porter dans les demeures françaises les paroles de vérité ».

— La France a connu dans le passé d'autres épreuves, ajoutez-il. Elle en a toujours triomphé.

Quelques instants plus tard, Yves Morvan, le correspondant à Londres du *Journal*, qui deviendra célèbre sous le pseudonyme de Jean Marin, lit au micro une lettre d'un pilote de la Royal Air Force, remise à sa mère après sa mort, et publiée, le matin même dans le *Times*. Il conclut en parlant de « dévouement » et de « sacrifice ». Dans l'espoir d'une victoire, à chacun de « faire son devoir ».

Le lendemain matin, après une nuit quasiment blanche pendant laquelle toutes sortes d'idées ont tourné dans sa tête, Pierre Dac annonce sa décision à Dinah. A quarante-sept ans, il n'a plus l'âge d'être mobilisé mais rien ne l'empêche, en revanche, de

continuer à défendre son pays avec d'autres armes. En son âme et conscience, son devoir est de rejoindre le général de Gaulle à Londres. Comment et pour quoi faire ? *That is the question*. Dinah soulève un problème majeur. Les maigres économies qu'elle a glissées dans son sac en quittant Paris sont en train de fondre comme neige au soleil. Il est donc urgent de trouver un moyen de gagner de l'argent pour subsister et, le cas échéant, payer la traversée de la Manche. Si elle est encore possible.

La solution la plus simple est de se rendre à Toulouse, que les Allemands ne semblent pas contrôler. Trois ans auparavant, Rose Schouver, la mère de Dinah, a quitté Carcassonne pour ouvrir, au cœur de la ville rose, un café à l'enseigne du Cristal Palace. Les habitués surnomment « le Palais des glaces » cet établissement tout en verre, situé au coin du boulevard de Strasbourg et de la place Jeanne-d'Arc. La jeunesse locale s'y retrouve chaque soir. Juste au-dessus de la seconde salle, où des joueurs d'échecs disputent des parties sans fin, une grande pièce a été transformée en studio très confortable. Dinah y a vécu à plusieurs reprises. Le couple pourra parfaitement s'y installer, en toute discrétion, en attendant des jours meilleurs...

Quatre jours plus tard, à Toulouse, Pierre fait le point de la situation avec sa belle-mère. L'armistice franco-allemand vient d'être signé dans la clairière de Rethondes, dans le wagon où le maréchal Foch, vingt-deux ans auparavant, avait ratifié le triomphe de la France. Fidèle à l'une de ses formules favorites, « rien de ce qui est fini n'est jamais complètement achevé tant que tout ce qui est commencé n'est pas totalement terminé », Pierre Dac confirme à Rose son intention de ne pas baisser les bras, et de rejoindre Londres le plus vite possible. Impassible, son interlocutrice calme ses ardeurs. Il est beaucoup trop tôt pour tenter l'aventure. Parmi les 160 000 habitants de Toulouse, dont 30 000 Parisiens qui ont choisi l'exode en zone libre, quelques cas isolés passent pour des utopistes, voire des illuminés, lorsqu'ils commencent à parler de résistance. Tout cela va changer, bien sûr, elle en est persuadée au plus profond d'elle-même. Il faut simplement prendre le temps de laisser ces gens-

là s'organiser. Elle lui promet de se renseigner auprès de quelques relations fiables et de l'informer aussitôt qu'elle entendra parler d'une filière sérieuse pour traverser la Manche sans risque de se faire intercepter par l'ennemi. Elle lui conseille, en attendant, de reprendre son métier de chansonnier et de trouver les engagements indispensables pour renflouer une caisse familiale désormais au plus bas.

Quelques jours plus tard, place du Capitole, le chansonnier croise par hasard Jacques Canetti. Directeur artistique de Radio-Cité à partir de 1932, il est le premier à avoir eu l'idée de proposer à Pierre Dac, en 1935, d'animer une émission d'humour à la radio. Intitulée « L'Académie des Travailleurs du chapeau », elle a fait les beaux dimanches de la station créée par Marcel Bleustein-Blanchet. En 1937, Pierre Dac a cédé au chant des sirènes de la chaîne rivale, le Poste Parisien, qui lui proposait un rendez-vous quotidien, « La Course au trésor ». Canetti ne lui en a pas tenu rigueur. Lorsqu'ils se retrouvent, les deux hommes reprennent leur conversation comme s'ils s'étaient quittés la veille. Le chansonnier raconte son départ précipité et son arrivée à Toulouse, via la Bourgogne. Canetti l'a suivi de quelques heures seulement. Le 13 au matin, après avoir mis sa femme Lucienne en sécurité, il a discrètement quitté la capitale avant l'arrivée d'une Gestapo qui n'aurait pas tardé à l'arrêter parce qu'elle l'avait fiché, lui aussi, parmi les « juifs influents ». Jamais à court d'idées, il propose à Pierre Dac d'organiser sa rentrée sur scène en louant le Trianon, un cinéma de la ville susceptible de convenir parfaitement à un spectacle de music-hall. C'est ainsi qu'en août 1940, à la veille de son quarante-septième anniversaire, Pierre Dac se retrouve à l'affiche pour deux représentations. La première, faute de promotion, se déroule devant une salle presque vide. En revanche, le lendemain, il n'y a plus un seul fauteuil disponible. Les Parisiens en exil dans les environs ont appris la nouvelle par le bouche à oreille. Ils n'ont pas voulu manquer l'occasion de passer une soirée avec celui qui sait si bien leur parler d'humour.

L'accueil enthousiaste du public incite Canetti à renouveler l'expérience à plus grande échelle. Il décide d'organiser une tournée dans les villes de la zone libre avec Pierre Dac et d'autres chansonniers célèbres parmi lesquels Jean Marsac et Raymond Souplex. Le hasard des engagements va les mener de Brive à Montpellier en passant par Narbonne et Carcassonne. Les propositions se multiplient. Au cours du dernier trimestre de l'année 1940, la petite troupe donne une quinzaine de spectacles par mois, dans des conditions de travail pas toujours faciles. En train, on voyage plus souvent debout qu'assis, et, après le gala, on est logé mais pas toujours nourri. Personne ne s'en plaint, à commencer par Pierre Dac, heureux d'offrir un sourire dans une France où le deuil et les larmes font désormais partie du quotidien.

À la fin du mois d'octobre, de passage à Toulouse, il ne dissimule pas sa colère en apprenant que les juifs ayant quitté la zone occupée ne pourront pas y retourner. De plus, les entreprises juives viennent d'être placées sous contrôle allemand. Pétain et Laval, à la tête d'un État français qui, depuis juillet, a remplacé la République, n'ont rien fait pour s'y opposer.

— Je ne peux donc pas rentrer à Paris, se dit le chansonnier. Ça tombe bien, je ne comptais pas y aller... Pour l'instant.

Traverser la Manche et rejoindre la Résistance à Londres demeure plus qu'une préoccupation : une obsession quasi quotidienne. En septembre, il a suivi avec angoisse la tentative d'invasion de l'Angleterre par les troupes de Hitler. Lorsque la RAF a victorieusement repoussé les bombardiers ennemis, il a bu un verre de whisky à la santé des Britanniques. La partie n'est pas gagnée pour autant, mais l'échec du Führer va peser lourd dans la balance. Il en a l'intime conviction lorsqu'il écoute les émissions des « Français [qui] parlent aux Français ». Chaque soir, entre 20 h 15 et 21 h, ils s'expriment en direct des studios de la BBC, à Londres. Maurice Schuman, porte-parole de la France Libre, précède traditionnellement les journalistes et les éditorialistes, dirigés par Jacques Duchesne. Derrière ce pseudonyme se cache un metteur en scène de théâtre célèbre des deux

côtés de la Manche, Michel Saint-Denis. Dès la fin du mois de juin, il a été engagé pour bâtir les programmes, choisir et coordonner les interventions au micro. Il a ainsi conçu un « spectacle sonore quotidien », savant mélange d'analyses politiques et économiques, de marches militaires, de slogans et de refrains satiriques. Entre deux récits de bataille ou l'évocation d'un camarade tombé au champ d'honneur, la touche d'humour est apportée par Maurice Van Moppès, officiellement dessinateur et antiquaire, et Jean Oberlé, l'auteur de « Radio Paris ment, Radio Paris est allemand ». Ces paroles, dénonçant une station placée sous le contrôle de la Propaganda Staffel qui s'est installée dans les locaux du Poste Parisien, sont interprétées sur l'air de la Cucaracha. Cette mélodie n'a pas été choisie par hasard. Elle est familière au grand public parce qu'elle a été associée avant guerre à une publicité pour un médicament, la Quintonine. A l'oreille des auditeurs, « Radio Paris ment, Radio Paris est allemand » devient rapidement indissociable de l'indicatif de l'émission « les Français parlent aux Français », composé de trois notes brèves et d'une longue, et du début de la Cinquième Symphonie de Beethoven.

Pierre Dac sait, au plus profond de lui-même, qu'il a sa place au micro de ce que le public appelle désormais « Radio Londres ». Tandis qu'à Toulouse, Rose Schouver continue de rechercher une filière sûre, il décide de prendre contact, au mois de novembre, avec son ami le comédien et écrivain René Lefèvre. Ils ont monté ensemble, en 1938, à Paris, aux Deux Anes, la revue « L'Usine à gags ». Dès le début de l'Occupation, Lefèvre s'est installé au Cap-d'Antibes, où il a établi des contacts discrets avec des amis engagés volontaires à Londres dans l'équipe du général de Gaulle. Il est ainsi devenu agent du Bureau de contre-espionnage, renseignement et action au sein d'un réseau baptisé Mithridate. Chargé, entre autres, de rallier des personnalités à la cause de la Résistance, il suggère, en décembre 1940, que Pierre Dac rejoigne l'équipe des « Français qui parlent aux Français ». Duchesne et son équipe s'interrogent sur cette candidature qui ne manque pas de les surprendre. La présence du créateur de

*L'Os à Moelle* et de « La Course au trésor » serait-elle un atout ou un handicap face à un auditoire qui, confronté à la propagande allemande et aux fausses nouvelles largement diffusées par Radio Paris et Radio-Vichy, a soif d'informations sérieuses ? Certains assurent que la plume loufoque de l'humoriste le plus célèbre de France serait précieuse pour mettre les rieurs du côté des Alliés. D'autres pensent exactement le contraire. La priorité étant donnée à des sujets plus graves, et aucune divergence au sein de l'équipe ne devant transparaître officiellement, on décide de reporter la décision « pour des raisons techniques ». Rapidement informé, déçu mais plus déterminé que jamais, Pierre Dac décide de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et de continuer son métier, en attendant...

Le soir de Noël 1940, il est à Mascara, en Afrique du Nord. Avant le spectacle, comme la loi l'exige, il remet au censeur de service le texte d'une nouvelle chanson qu'il a inscrite à son programme, « Chant d'Allégresse, destiné à exalter la joie et la gaieté de vivre sous le régime de la Révolution nationale ». A la vue du titre, le fonctionnaire assermenté accorde son visa sans discussion, mais manque de s'étrangler lorsqu'en assistant à la représentation, il entend ces paroles interprétées sur les motifs de « Tristesse » de Chopin, ce qui change radicalement le sens du propos. Furieux, il se précipite en coulisses et apostrophe le chansonnier dès sa sortie de scène. A quoi l'intéressé réplique, sans se démonter :

— Mais qu'allez-vous penser là, cher ami ! Je ne pense qu'à célébrer le plus gaiement du monde l'avènement de Vichy. Ce n'est quand même pas ma faute si j'ai la joie triste.

Au mois d'avril, il se rend à Nice où, une fois encore, il ne résiste pas au bonheur de se moquer discrètement des Italiens. Sans prévenir personne, et surtout pas la censure, il modifie le texte prévu. Le public l'ovationne, mais les organisateurs du gala, qui ne cachent pas leur sympathie pour Mussolini, ne décolèrent pas. Ils déposent auprès du Ministère public une plainte en correctionnelle contre Pierre Dac. Le jugement est prononcé le 21 juillet.

« Attendu qu'au cours de cette revue, une saynète représente un contrôleur des contributions directes discutant avec un contribuable, représentée par M. Isaac André dit Pierre Dac. Attendu qu'interpellé par le fonctionnaire au sujet de l'automobile qu'il possède, Pierre Dac explique qu'il n'a pas besoin d'essence pour faire fonctionner son véhicule et indique les carburants dont il se sert : le yaourt pour la marche avant, le macaroni pour la marche arrière. Attendu que le texte de la revue soumis à la censure était le suivant : « et pour la marche arrière, qu'est-ce que vous mettez ? » Question à laquelle Pierre Dac devait répondre « indifféremment des haricots ou du café ». Attendu qu'il a changé le contenu de son texte sans autorisation des services de la censure. Attendu qu'interrogé par la police au cours de l'enquête, le prévenu a reconnu les faits mis à sa charge. Dans ces conditions, le Tribunal estime sa culpabilité établie. Attendu toutefois que certaines circonstances atténuantes se retrouvent en la cause ; attendu d'autre part que le prévenu n'a jamais été condamné, que les renseignements recueillis sur son compte ne lui sont pas défavorables, le tribunal estime en conséquence pouvoir le faire bénéficier des dispositions de la loi de sursis en ce qui concerne la peine d'amende qui va être prononcée. »

Condamné à une amende de cent francs, il règle cette somme sur-le-champ après avoir éclaté de rire devant ces attendus paradoxalement impayables. S'il a refusé le sursis que les juges lui proposaient, c'est pour des raisons stratégiques. Il veut demeurer le plus discret possible et ne pas prendre le risque d'être fiché par les services de police. Ecœuré par un procès qui, à ses yeux, représente une entrave inacceptable au peu de liberté de parole qu'on lui tolérait encore, il décide qu'il ne montera plus sur scène tant que les Français n'auront pas gagné la guerre.

Au début de l'été 1941, René Lefèvre reprend contact avec lui. Son arrivée à la BBC semble en bonne voie. Certains commentent à comprendre, là-bas, l'intérêt d'associer au combat quotidien des personnalités connues et appréciées des Français. Son dossier va être examiné avec la plus grande attention. Il doit

donc se préparer pour le jour où le feu vert qui lui parviendra ne sera pas pour autant synonyme de départ immédiat. Pour traverser la Manche avec un minimum de risques, les seules solutions sont désormais d'embarquer à bord d'un bateau battant pavillon portugais, d'un sous-marin de poche, d'une felouque jusqu'à Gibraltar ou d'un petit avion suffisamment maniable pour atterrir sur des terrains de fortune. La disponibilité de l'un ou l'autre de ces moyens de locomotion étant « intermittente », il devra encore faire preuve de patience. D'autant plus que, discrétion oblige, l'embarquement ne peut se faire que les nuits sans lune.

Pierre Dac acquiesce mais n'en pense pas moins. Pour mettre toutes les chances de son côté, il doit avoir plusieurs fers au feu...

Un soir du mois de septembre, dans un coin discret du Cristal Palace, Rose Schouver lui présente des « amis sûrs ». Il fait ainsi la connaissance des membres du réseau « Bertaux », composé de résistants de la région de Toulouse, qui ont décidé d'unir discrètement leurs forces. Parmi eux figurent l'écrivain Jean Cassou, ex-conservateur en chef du Musée national d'Art Moderne et Fernand Lefèvre, le frère de René, que Pierre avait connu à Paris. Pilote d'essai chez Morane et Caudron dans les années 1930, il cherche également à rejoindre les équipes du général de Gaulle. Une solution est envisagée. Elle n'est pas sans risque, mais a l'avantage d'être beaucoup plus rapide que celles proposées jusque-là : trouver un passeur de confiance pour traverser les Pyrénées et rejoindre l'Espagne, puis prendre un train jusqu'au Portugal, un autre pour Gibraltar, puis un bateau pour Alger et enfin un avion pour Londres. Le problème réside dans le choix de l'homme discret et honnête qui guidera les candidats à l'exil contre une somme forfaitaire sans les délester de la totalité de leurs biens, et qui ne les livrera pas à une patrouille, voire à un *alcade*. L'équipe du réseau Bertaux a une solution en la personne d'un ancien contrebandier, que tout le monde appelle Pedro. Il connaît toutes les astuces pour atteindre les départements limitrophes sans se faire intercepter, et possède un sixième sens qui lui permet de flairer la présence d'une patrouille à plusieurs cen-



taines de mètres à la ronde. Son efficacité fait qu'il est très demandé. Il est donc impossible de fixer une date de départ précise. Il faut lui remettre l'argent d'avance et être disponible à tout moment, jour et nuit. Sans hésiter, Pierre accepte de prendre le risque. Aucun signal de Londres n'étant parvenu à René Lefèvre, il prévient celui-ci qu'il a trouvé une solution pour quitter la France et qu'il plaidera lui-même sa cause, sur place, devant Duchesne et son équipe. Il précise qu'il compte entreprendre le voyage avec Fernand, le frère de René.

Le 15 novembre 1941, à dix heures du matin, Louis Vaquer, éditeur devenu l'un des membres les plus actifs du réseau Bertaux, reçoit un appel dans son bureau de Toulouse ; Pedro attend Pierre Dac et Fernand Lefèvre à midi pile devant la gare Matabiau. Il téléphone aussitôt à Rose Schouver et lui demande, sans plus de précision, de prévenir Pierre de l'heure et du lieu de leur rendez-vous. Fernand Lefèvre est averti par un autre canal.

La journée est particulièrement clémente pour la saison et, sous le coup de l'excitation, Pierre ne prend pas conscience que son costume en alpaga est bien léger pour traverser des sommets enneigés. Dinah s'en serait immédiatement aperçue, mais elle s'est absentée pour la journée. Après lui avoir laissé, sur la table, un mot d'amour, le chansonnier part pour un voyage dont il n'a jamais véritablement évalué la difficulté. Après avoir traversé Perpignan, il entame, avec Pedro et Fernand, une périlleuse escalade des Pyrénées par le col de Banyuls. La neige commence à tomber à gros flocons. Les heures passent et la tempête ne se calme pas. Au bout d'un chemin escarpé, Pierre, grelottant et transi, s'effondre épuisé et lance, le souffle court :

— Terminé pour moi, les gars. Continuez... Laissez-moi sur place et advienne que pourra !

Fernand Lefèvre le regarde alors en souriant, comme si tout allait bien, et lui glisse à l'oreille :

— Pierre... Pense à Dinah !

La formule fait mouche ! Ne voulant pas que celle qu'il aime soit veuve avant qu'il l'ait épousée, il parvient à se relever et termine le parcours. A la fin de la descente qui mène vers Barcelone,

soit près de vingt-quatre heures après le départ de Toulouse, il trouve même la force de s'exclamer :

— Eh bien mon vieux. Si Louis XIV se les était farcies comme moi, il n'aurait jamais dit : « Il n'y a plus de Pyrénées ! »

S'exprimant par gestes et par quelques borborygmes vaguement français, Pedro indique la gare la plus proche à ses deux compagnons de voyage, et reprend la direction de la montagne. Épuisés, traînant la jambe, Pierre et Fernand se dirigent vers la station où les attend le train pour le Portugal. Quelques centaines de mètres avant d'y parvenir, ils sont repérés par l'une des innombrables patrouilles espagnoles de gardes civils chargées de surveiller tout mouvement suspect dans la région. C'est dire s'ils interpellent aisément, presque naturellement, ces deux hommes en costume de ville, les traits tirés, les joues mangées de barbe. Avant d'avoir eu le temps de prononcer une parole, Pierre et Fernand se retrouvent, menottes aux mains, entre les murs gris et humides d'un poste de police. On leur confisque leurs cartes d'identité. Après un court interrogatoire, on les fait monter sans ménagement à bord d'un camion qui prend aussitôt la direction de la *Carcel Modelo*, la « prison modèle » de Barcelone...

Pendant ce temps, à Toulouse, Dinah et sa mère, sans nouvelles de Pierre, ne dissimulent pas leur angoisse. Louis Vaquer les rassure :

— Ne vous inquiétez pas ! Ils sont passés en Espagne. A cette heure-ci, ils doivent être en route pour le Portugal.

Au même moment, Pierre et Fernand pénètrent dans une forteresse d'où, si l'on écoute les gardiens peu bavards, on sort *mañana*, c'est-à-dire « demain ». Sans doute ignorent-ils que les journées ne durent que vingt-quatre heures. En réalité, cet internement dit « réglementaire », réservé aux évadés de France, varie entre quinze jours et trois mois, au gré de l'humeur des autorités locales et du taux de fréquentation de la prison. Lorsqu'il n'y a plus de place, on fait sortir les plus anciens des cellules, et on leur offre le choix entre une autre prison ou un voyage gratuit jusqu'à la frontière, où ils sont remis aux autorités françaises. Pour le jeune gouvernement franquiste, dont les

membres soutiennent le maréchal Pétain, qui fut le premier ambassadeur de la République française dans leur pays, c'est une façon de rendre des « petits services » aux autorités de Vichy.

Le 16 novembre au soir, les deux nouveaux prisonniers n'en sont pas encore là. Après avoir franchi une demi-douzaine de portes en fer soigneusement gardées, ils se retrouvent face à une rotonde en forme d'étoile, composée de trois étages de cellules aussi identiques qu'inconfortables. Elles mesurent quatre mètres de long, deux mètres cinquante de large et trois mètres de haut. Le vasistas est élevé, un mètre sur soixante-quinze centimètres. Les Français ou les Républicains espagnols qui s'entassent parfois jusqu'à douze dans la même cellule disposent de toilettes communes, particulièrement insalubres, et, en guise de repas quotidien, de soupe à la morue ou d'un mélange de riz, de pois chiches et d'asticots. La diète est de rigueur quand les gardiens constatent un manquement au règlement, une faute que l'on fait payer à l'ensemble des prisonniers. C'est ainsi que ces rations vont être supprimées pendant quatre jours parce qu'un « mauvais plaisantin » a dessiné la tête du maréchal Pétain sur le siège des latrines, au milieu des excréments.

Dans cet enfer, pour parvenir à s'endormir sur le ciment, recroquevillé dans une couverture, il faut, comme Pierre et Fernand, avoir dépassé les limites de l'épuisement, et ne plus prêter la moindre attention aux cris que les sentinelles poussent toute la nuit, ni à la vermine et aux punaises qui tombent presque en permanence du plafond.

Le 21 novembre, on prend les empreintes digitales, puis on rase le crâne du prisonnier Pedro Dac avant de lui administrer l'indispensable piqûre antitétanique et antivariolique. Enfermé dans la cellule 450 de la cinquième galerie, habituellement réservée aux condamnés à mort, il n'est plus alors le Roi des Loufoques, mais un homme à bout de forces qui tente d'échapper à la déprime. Impuissant devant cette nouvelle épreuve, se reprochant au plus profond de lui-même de s'être jeté si bêtement dans la gueule du loup, il passe des journées entières sans prononcer une parole. Chaque nuit, les images des tranchées de la

Grande Guerre et la mort de son frère Marcel hantent son esprit. A la haine du Prussien s'ajoute désormais un sentiment de dégoût.

— Je n'imaginai pas que l'humanité puisse être aussi horrible, confie-t-il à Fernand dans l'un des rares moments où il sort de son mutisme. Cette guerre, c'est un gâchis monstre ! Tant de souffrances, tant de potentiel intellectuel détruit !

L'aviateur ainsi que les six Français, tous lecteurs de *L'Os à Moelle*, qui partagent la même cellule, tentent, en vain, de lui remonter le moral. Ça ne s'arrange pas plus lorsque de nouveaux arrivants, ou des membres du consulat de France à Barcelone, autorisés à déposer des colis destinés à améliorer leur quotidien, leur donnent des nouvelles du front. La Wehrmacht n'est plus qu'à quelques kilomètres de Moscou et la tension monte dans le Pacifique entre les Etats-Unis et le Japon qui sont au bord de la guerre. Enfin, le gouvernement de Pétain, à Vichy, vient d'entériner une loi permettant à l'occupant de contrôler, donc d'exclure, voire d'arrêter tous les juifs de France.

Grâce aux efforts de ses compagnons de captivité, Pierre Dac retrouve un semblant d'énergie. Il semble décidé à ne pas se laisser mourir, mais à tuer le temps, en espérant une libération prochaine. Peu avant Noël, il trouve dans un colis remis par un envoyé de la Croix-Rouge française des médicaments, six pots de confitures, deux tablettes de chocolat, des crayons et quelques feuilles de papier. Pour s'occuper l'esprit, il décide de les noircir en écrivant des poèmes d'espoir.